

Armando Cote

La dénonciation marxiste et la révélation freudienne *

Tout d'abord, je voudrais remercier les responsables de l'organisation de ces soirées, en particulier les membres du comité d'orientation et du conseil de direction, pour leur invitation. Je mesure la responsabilité – mais aussi la chance – que représente le fait de pouvoir travailler dans une école où l'on peut entendre des styles si variés et des lectures si diverses, qui nous ouvrent à de nouvelles perspectives sans nous enfermer dans une lecture unique. J'ai écouté et lu tous mes collègues qui m'ont précédé. C'est maintenant à notre tour avec Marie-José Latour de travailler sur la première partie de la séance X.

Nos prédécesseurs ont déjà souligné que, dans ce séminaire XVIII, Lacan tente de clarifier des concepts qui prendront une forme plus définie au fil des années. Les développements autour de l'écrit et les premières tentatives de formalisation logique du rapport entre les sexes mèneront plus tard à ce que l'on appelle « les formules de la sexuation ». Toutefois, ces travaux préliminaires contiennent déjà des indications cruciales. C'est un séminaire de transition et d'élaboration. Lacan lui-même déclare à la fin de son séminaire : « Je regrette que, cette année, les choses aient été ainsi forcément tronquées » (p. 177).

J'ai eu la chance de préparer cette soirée avec Marie-José. Ce fut, à chaque fois, un travail fluide et agréable, et elle a su repérer des points qui m'avaient échappé, dont elle vous fera part. Jorge Luis Borges, le poète argentin, disait que lire, c'est relire ¹. Je pense qu'avec Lacan, nous n'avons

*  Commentaire de la première partie de la leçon X du *Séminaire, Livre XVIII, D'un discours qui ne serait pas du semblant* (Paris, Le Seuil, 2007, p. 163-169), à Paris, le 15 mai 2025. Les numéros de page des citations du séminaire *D'un discours qui ne serait pas du semblant* seront indiqués entre parenthèses.

1.  « Ce qui importe ce n'est pas lire mais relire », J. L. Borges, *Le Livre de sable*, trad. F.-M. Rosset, Paris, Folio, Gallimard, p. 103.

pas vraiment le choix : à chaque relecture, quelque chose de nouveau surgit, ce qui produit une sorte de bonheur. Lire Lacan, c'est une des formes du bonheur intellectuel, malgré son extrême complexité et sa difficulté, parce qu'il y a de l'inédit ², c'est-à-dire une parole qui n'a pas été encore publiée, et donc qu'à chaque fois on tente d'écrire.

Lacan ouvre ce dernier chapitre avec un objectif qu'il annonce d'emblée. Il dit : « Je vais essayer aujourd'hui de fixer le sens » (p. 163). En effet, il y a une difficulté manifeste, un flottement, une ambiguïté persistante quant à ce que le discours analytique apporte de radicalement nouveau par rapport aux autres discours. Lacan joue ici avec la fonction de la fiction : celle qui donne du sens, qui cherche à fixer ce sens – tout en ignorant le non-rapport entre les sexes. Dans la pensée de Lacan, *fixion* ³ et semblant sont deux concepts distincts qui jouent un rôle fondamental dans sa théorie du langage et du réel.

Le semblant est une notion centrale qui désigne ce qui tient lieu de réalité sans en être véritablement. Il ne s'agit pas d'une simple illusion, mais d'une construction symbolique qui permet de structurer le discours et la subjectivité. Lacan affirme que l'analyste doit « faire semblant d'objet *a* », ce qui signifie qu'il occupe une place permettant à l'analysant d'affronter son propre désir. Le semblant vient insister sur la béance, le hiatus qui existe entre la vérité et le mensonge. Lacan ouvre le séminaire XVIII en posant que « le signifiant est identique au statut comme tel du semblant » (p. 15), ce qui revient à dire que la vérité parle à travers le semblant.

La *fixion*, quant à elle, est un terme que Lacan forge en jouant sur le mot « fiction ». Il l'utilise pour désigner une écriture qui ne relève pas simplement de l'imaginaire, mais qui produit un effet de réel. La *fixion* est une manière de rendre compte du réel qui échappe au symbolique et à l'imaginaire, en créant une articulation qui permet de le saisir.

En résumé, le semblant est une construction symbolique qui structure le discours et la subjectivité, tandis que la *fixion* est une écriture qui tente de capter le réel au-delà du langage. Ces deux concepts sont essentiels pour comprendre la manière dont Lacan pense la relation entre le sujet et le réel.

2. [↑] « C'est à suivre ce fil que nous donnons sens à ce qui s'articule dans le langage, dans ce que j'appellerai cette *parole inédite* car inédite elle le fut jusqu'à une certaine époque, elle, bel et bien historique et à notre portée, cette *parole inédite* qui se présente comme devant toujours pour une part le rester, puisqu'il n'y a pas d'autre définition à donner de l'inconscient » (p. 169).

3. [↑] J. Lacan, « L'étourdit », dans *Autres écrits*, Paris, Le Seuil, 2001, p. 483.

Dans cette première partie du chapitre que nous commentons avec Marie-José, je souhaiterais attirer l'attention sur une précision importante que Lacan apporte concernant la distinction entre la « dénonciation marxiste » (p. 165) et la « révélation » freudienne (p. 166).

Lacan rappelle alors que, l'année précédente, dans le séminaire XVII ainsi que dans *Radiophonie*, il avait tenté d'articuler quatre discours dits « typiques ». Il les a fragmentés, « brisés en quatre », précisant que deux d'entre eux laissent une béance, une ouverture : le discours de l'hystérique et le discours analytique. Ces deux discours sont ordonnés selon une logique particulière, celle qui s'accroche à une « béance fondamentale » – béance qui s'enroule autour du vide du discours du névrosé.

Ce point constitue le noyau du mythe forgé par Freud, mythe qui est une tentative de *fixion* de la part de Freud, celui de *Totem et tabou*, que Elisabete Thamer et Vanessa Brassier ont développé de manière rigoureuse et limpide lors de notre dernière séance du séminaire École ⁴. Contrairement au mythe d'Œdipe – qui est un mythe dicté par le névrosé –, *Totem et tabou* est un mythe écrit, forgé, donc dans une tentative de le fixer, par Freud lui-même. Forgé à partir du refus de l'hystérique de la castration (p. 176). En réalité, l'Œdipe freudien s'inscrit dans la logique de *Totem et tabou*, où se situe l'invention du père primordial : celui qui jouit de toutes les femmes.

Cette ouverture survient lorsqu'on aborde la question du rapport sexuel. L'obsessionnel révèle, par sa position, l'impossibilité de formuler le rapport sexuel dans le langage. Il se dérobe à l'existence face à ce Père mythique – celui de *Totem et tabou* – auquel il tente malgré tout de se soumettre. C'est à partir de cette figure que se construit une forme d'édification religieuse irréductible, à laquelle Freud lie son élaboration de *Totem et tabou*, notamment à travers sa seconde topique et l'introduction de l'instance du surmoi.

Lacan clôt le séminaire XVIII en interrogeant précisément l'essence du surmoi. Il affirme que son ordonnance ne provient pas seulement d'un Père mythologique abstrait, mais bien d'un Père originel, porteur d'un appel à la jouissance pure. Que dit ce Père, au déclin de l'Œdipe ? Lacan répond : il dit ce que dit le surmoi. Et ce que dit le surmoi, c'est : « Jouis ! » (p. 178). La jouissance et le surmoi vont ensemble. La définition structurale du surmoi la plus appropriée est celle que donne Lacan dans *Télévision* : « La gourmandise dont il [Freud] dénote le surmoi est structurelle, non pas effet de la civilisation, mais malaise (symptôme) dans la civilisation ⁵. » La

4.  Leurs textes sont publiés dans *Mensuel*, n° 188, Paris, EPFCL, juin 2025, p. 7-23.

5.  J. Lacan, *Télévision*, Paris, Le Seuil, 1973, p. 18.

dénonciation marxiste dont parle Lacan est la dénonciation de ce surmoi gourmand qui est de structure.

Cet impératif est au cœur du cinquième discours qu'évoque Lacan à la page 165 : le discours capitaliste. Je n'entre pas ici dans le débat de savoir si le discours capitaliste est véritablement un cinquième discours ou non. Lacan évoque ici des élaborations antérieures qu'il avait faites dans son séminaire XVI, *D'un Autre à l'autre*, où il dit que l'invention du terme de plus-value de Marx partage une structure homologue, un substrat commun avec le plus-de-jouir. Le substrat commun est la valeur. Chez Marx c'est la valeur du travail supplémentaire non comptabilisé dans le salaire du prolétaire qui est la plus-value, et pour la psychanalyse c'est la valeur de jouissance perdue qui est condensée dans l'objet petit *a*.

Lacan rappelle que toute logique s'appuie sur une écriture. L'œuvre de Freud, en tant qu'œuvre écrite, ne livre pas une vérité immédiatement accessible, mais met en jeu une vérité voilée : celle selon laquelle *il n'y a pas de rapport sexuel* qui se soutienne autrement que par une composition entre jouissance et semblant. C'est précisément ce que Freud désigne par le concept de castration. Lacan insiste sur ce point en soulignant que Marx, bien avant Freud, avait déjà mis en lumière le lien complexe entre vérité et semblant.

Marx est omniprésent tout au long du séminaire XVIII ⁶, il faut dire que ce n'est pas simplement une question de contexte, mais une nécessité de séparer ce fameux freudo-marxisme ⁷ qui existait à l'époque. Rappelons que beaucoup de ses élèves étaient engagés dans la politique. Pour Lacan, la révolution marxiste n'a rien à voir avec Freud ⁸. Le seul point commun est le symptôme. D'un côté il y a Marx qui a assuré au capitalisme une assez longue survie et de l'autre côté il y a Freud qui a mis en question la

6. [↑](#) Voir les leçons des 20 janvier 1971, 10 février 1971, 9 juin et 16 juin 1971.

7. [↑](#) La psychanalyse explore les mécanismes inconscients qui influencent le comportement humain, tandis que le marxisme se concentre sur les dynamiques socio-économiques et les rapports de classe. Les penseurs freudo-marxistes ont cherché à articuler ces deux approches afin de montrer comment les structures sociales modèlent l'inconscient et comment les conflits psychiques peuvent être enracinés dans les conditions matérielles de l'existence. Parmi les figures majeures de ce courant, Wilhelm Reich, Herbert Marcuse et Erich Fromm ont chacun élaboré des théories sur le lien entre la répression sociale et les dynamiques psychiques. Le freudo-marxisme a connu un certain essor dans les années 1920-1930, avant de connaître un regain d'intérêt autour de Mai 68, notamment en France et en Allemagne.

8. [↑](#) « S'il y a eu un moment où Freud était révolutionnaire, c'est dans la mesure où il mettait au premier plan une fonction qui est aussi celle – c'est là le seul élément qu'il ait de commun d'ailleurs – qui est aussi cet élément qu'a apporté Marx : c'est à savoir de considérer un certain nombre de faits comme des symptômes », 20 janvier 1971 (p. 24).

connaissance qui existait sur le symptôme. Freud a mis en évidence qu'il y a des *symptômes*, des choses qui font signe, mais à quoi on ne comprend rien. C'est la puissance de l'énigme que Marie-José a relevée.

Plus loin dans le séminaire, dans la séance du 9 juin, Lacan dit en parlant de Marx : « L'écriture – donne os à toutes les jouissances qui, par le discours, s'avèrent s'ouvrir à l'être parlant. Leur donnant os, elle souligne ce qui y était certes accessible, mais masqué, à savoir que le rapport sexuel fait défaut au champ de la vérité en ce que le discours qui l'instaure ne procède que du semblant – à ne frayer la voie qu'à des jouissances qui parodient – c'est le mot propre – celle qui y est effective mais qui lui demeure étrangère » (p. 149).

Il est important de noter que la révélation que fait Freud reste un savoir individuel, non pas universel. Si l'écriture est un os, le langage serait la chair. C'est autour de l'écriture que la chair de la parole se déploie, c'est pour cette raison que Lacan dit qu'on ne parle jamais « qu'à partir de l'écriture » (p. 92). C'est une thèse très forte au niveau temporel et logique. Quand Lacan parle de la contrainte, de la dramaturgie de la contrainte, il fait allusion à des jouissances qui parodient à partir de ce qui est déjà écrit, donc répétition. Mais comme la jouissance sexuelle n'a pas d'os, c'est l'écriture qui lui donne sa consistance. Freud a écrit les deux mythes que nous avons évoqués plus haut, Œdipe et celui de *Totem et tabou*, parce que le réel était avant qu'il puisse le penser, mais pour pouvoir penser le réel il faut l'écrire, parce que s'il n'est pas écrit il n'y a pas de rapport.

Ce que Freud a reçu de ses patients névrosés n'est pas une vérité, mais une parole énigmatique, marquée par l'évitement ou la crainte de la castration. Cette révélation se manifeste comme une vérité qui affleure sans jamais se donner totalement, rendant l'expérience analytique fondamentalement équivoque. Lacan en donne une illustration frappante en 1974, lorsqu'il répond à une journaliste qui lui demande : « Qu'est-ce qui pousse les gens à se faire psychanalyser ? » Il répond : « La peur. Quand il lui arrive des choses, même des choses qu'il a voulues, qu'il ne comprend pas, l'homme a peur. Il souffre de ne pas comprendre et petit à petit il entre dans un état de panique, c'est la névrose. C'est à partir de cette peur, liée à l'énigme de la jouissance et au manque inhérent au sujet, que s'ouvre le champ de la psychanalyse – non comme un dévoilement total, mais comme un travail sur le semblant et la vérité voilée ⁹. »

9. [↑](#) J. Lacan, « Entretien de Jacques Lacan avec Emilia Granzotto », pour le journal *Panorama* (en italien), à Rome, le 21 novembre 1974.

Révélation freudienne qui dévoile mais qui garde sa valeur énigmatique. Du côté de Marx, la question de la valeur est en lien avec la relation d'objet, la fameuse « valeur d'échange » et la « valeur d'usage » entrent dans la découverte de la plus-value, le fétichisme de la marchandise et de l'argent. Ce fétichisme détermine un rapport entre les hommes, un rapport que Marx appelle « fantastique » des choses entre elles ¹⁰. Chez Freud, le fétichisme est associé à un moment particulier où le fétichiste ignore la castration, faisant du fétiche un substitut. Dans un article sur l'érotisme anal, Freud met en parallèle plusieurs termes qu'il considère comme équivalents, ou homologues, anticipant ainsi les développements de Lacan sur l'objet petit *a*. Il affirme que les excréments, les cadeaux, l'argent, le pénis et l'enfant sont traités au niveau inconscient comme des équivalents ¹¹.

Les relations qui s'établissent entre l'homme et la femme relèvent d'une construction discursive plutôt que d'une question biologique ou culturelle. Les corps des femmes, pris comme objets, peuvent devenir un moyen d'échange. La femme est considérée comme un bien, un objet d'échange et d'usufruit entre les hommes. Son corps a une valeur d'échange et de jouissance, explique Lacan dans son séminaire *La Logique du fantasme*. L'affaire Pélicot est une illustration extrême de l'usage du corps de l'autre comme d'une propriété. Cependant, les hommes ne sont pas exemptés de cette logique : pendant la guerre, par exemple, les otages et les soldats possèdent une valeur inestimable. Cette question avait déjà été abordée par Lacan dans le séminaire IV ¹². La lecture marxiste que Lacan fait du cas Dora est extrêmement intéressante et toujours d'actualité. Il relève la plainte de Dora, qui avait bien compris que son père la « vendait » à un autre. Mais lorsqu'on regarde de près le cas Dora, on constate que le père possédait trois femmes sans en échanger aucune, ce qui a suscité la révolte de Dora, qui avait été « louée » en échange d'une autre femme : madame K.

Une autre remarque que nous pouvons faire concernant les liens entre Marx et Lacan est que la notion d'aliénation, qui était centrale entre 1964 et 1968, disparaît quasi totalement de ses séminaires et ses écrits. Cela, sans doute, pour décoller Freud de Marx – un collage très en vogue à l'époque – mais aussi parce que l'effacement de la notion d'aliénation est lié à sa théorie de l'incomplétude de l'Autre et à l'invention de l'objet petit *a*. Il s'agit d'une réduction de l'Autre à l'autre, remplaçant l'aliénation et la séparation.

10.  K. Marx, *Le Capital, Critique de l'économie politique, Œuvres*, tome 1, Économie, Paris, Gallimard, 1968, p. 606.

11.  S. Freud, « De la transposition pulsionnelle, en particulier l'érotisme anal » (1915), dans *Œuvres complètes*, vol. XV, Paris, PUF, 1996, p. 57.

12.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre IV, La Relation d'objet*, Paris, Le Seuil, 1994.

Concernant la question de la plus-value, que Lacan rend homologue au « plus-de-jouir » (il est impossible de développer ce point ici), je vous invite à lire le livre *Marx avec Lacan*¹³ publié par Luis Izcovich, qui rassemble de nombreux auteurs qui se sont intéressés à cette question. Je retiens l'essentiel pour nous concernant la partie de la séance que nous commentons avec Marie-José ce soir.

Le symptôme est la manière dont chacun tire une satisfaction de son inconscient¹⁴. Lacan insiste sur le chacun, pour dire que le symptôme social décrit par Marx prend un autre sens avec Freud : c'est un symptôme particulier¹⁵. De ce point de vue – de Marx avec Freud –, le symptôme vient compléter la troisième face du réel. La première est la répétition, ce qui revient toujours à la même place ; la deuxième est la logique : le réel comme l'impossible à représenter et à universaliser ; et la troisième face du réel est l'empêchement. Le symptôme individuel est celui qui empêche. Lacan fait référence à la grève, comme un mouvement qui va à l'encontre du discours du maître, lequel empêche justement de jouir.

Pour conclure, restons dans les pages qui nous correspondent. Le discours analytique naît de l'énonciation freudienne, mais il engage une subversion de la tradition judéo-chrétienne, autrefois désignée sous le nom de « connaissance ». Cette subversion prend racine dans la notion de symptôme – non pas au sens freudien d'abord, mais tel que Lacan l'attribue à Marx. Le symptôme devient alors ce qui dérange le savoir établi et révèle la vérité d'un sujet divisé, pris dans les filets du langage.

La psychanalyse est un symptôme, révélateur du malaise de la civilisation dans laquelle nous vivons. C'est à partir du discours des névrosés – plus précisément des hystériques et des obsessionnels – que surgit ce « trait de lumière foudroyant » (p. 164) qui traverse de part en part la dimension conditionnée par le langage : la fonction de vérité. Dans le discours analytique, c'est l'objet *a* qui est situé à la place du semblant, parce qu'il semble « nous donner le support de l'être¹⁶ ». L'objet *a* est ce que le sujet a de plus singulier, le support identificatoire le sépare de l'Autre aliénant ; l'acte analytique a dévoilé le semblant et donne à voir ce qui restait inédit dans chaque sujet. La parole inédite est la parole propre à l'association libre dans le sens qu'elle n'a jamais été écrite, précédée, il faut la dire.

13. [↑](#) Ouvrage collectif sous la direction de C. Gómez Camarena, E. M. Juárez Salazar, D. Pavón-Cuellar et C. Soto van der Plas, préface de L. Izcovich, *Marx avec Lacan*, Paris, Stilus, 2024.

14. [↑](#) J. Lacan, *R.S.I.*, séminaire inédit, leçon du 18 février 1975.

15. [↑](#) *Ibid.*

16. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore*, Paris, Le Seuil, 1975, p. 87.

En suivant le principe de la logique marxiste de la spoliation du savoir aux prolétaires par le discours capitaliste, Lacan place le savoir du côté de l'analysant, c'est le geste freudien majeur, et il démontre en plus que « dans l'analyse, c'est la personne qui vient véritablement formuler une demande d'analyse qui travaille ¹⁷ ». Quand Lacan parle du discours analytique comme un refuge contre le malaise, c'est aussi dans ce sens-là. Pour conclure, disons que si l'analyste fait semblant d'objet, « l'inconscient, lui ne fait pas semblant ¹⁸ ». Mais pour qu'on puisse attraper quelque chose de son titre, et que Lacan inclut dans le séminaire qui suit, il passe du conditionnel d'un discours qui ne serait pas du semblant à l'adverbe « ou bien... », « ou pire... », les trois petits points étant la seule manière typographique de montrer une place vide, le vide étant la seule façon d'attraper quelque chose avec le langage ¹⁹ de ce savoir que l'« on [...] sait, soi ²⁰ » et pas l'autre, et qui n'est ni dans l'Autre, ni dans l'articulation de signifiants. C'est un savoir tout seul et qui fait un, *papludun*.

17. [↑](#) J. Lacan, « Conférence à Genève sur le symptôme », *Le Bloc-notes de la psychanalyse*, n° 5, 1985, p. 5-23.

18. [↑](#) J. Lacan, « Discours à l'École freudienne de Paris », dans *Autres écrits*, op. cit., p. 280.

19. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XIX, ... Ou pire*, Paris, Le Seuil, 2011, p. 11.

20. [↑](#) J. Lacan, « Préface à l'édition anglaise du *Séminaire XI* », dans *Autres écrits*, op. cit., p. 571.